

ESSAI SUR GALIEN ET LE GALENISME.

PAR LE DR. L. MEUNIER (*de Pontoise*).

D'après Suidas, lexicographe grec qui vivait au Xe ou au XI^e siècle de notre ère „*Galien*, médecin très-célèbre, né à Pergame vécut à Rome du temps de Marc-Aurèle, de Commode et de Pertinax. Il avait pour père Nikon, géomètre et architecte; il laissa beaucoup d'ouvrages non seulement sur la Médecine, mais encore sur la Philosophie, la Grammaire et la Rhétorique. Il vécut 70 ans. *Galien* (*γαλῆνος*) veut dire calme, tranquille.” 1)

Cette courte notice biographique peut être contrôlée et complétée par Galien, lui-même, qui, dans ses différents ouvrages parle facilement de lui. Il est bien né à Pergame 2); c'est un Asiatique 3), un Grec d'Asie. Son père Nikon était très versé dans l'étude de la Géométrie, de l'Architecture, de l'Arithmétique et de la Philosophie; il ne dédaignait pas non plus les travaux des champs. 4) Ce fut le premier éducateur de son fils dont il voulait faire un philosophe; quand (les grands hommes ont presque tous



Fig. I.

1) La Thériaque d'Andromachus, médecin de Néron s'appelait (*γαλῆνος*) Galéné par ce qu'elle amenait le calme et la tranquillité (par l'opium qu'elle contenait). „*Ex viperis Theriace, cui nomen est Galene*” „*et tranquilla cognominatur*”.

2) Apud nos Pergami.

3) In *Asiā nostrā*... nos autem græci, qui *Asiam* colimus... apud nos in *Asiā*...

4) Ubi vero ad adolescentiam sum ingressus, ille (pater) in agrum rei rusticæ studiosus concessit.

dans leur jeunesse une petite légende pour expliquer leur vocation) un songe 1) le décida à diriger Galien, qui avait alors 17 ans vers l'étude de la Médecine. Sa mère très-différente de son père qui était bon, juste, humain et calme avait des colères telles qu'elle mordait ses servantes; elle était bruyante et malmenait son mari au point que son fils nous la dit plus détestable que la femme de Socrate, que Xantippe. 2) Aussi Galien se proposa-t-il toujours son père comme modèle. Dès l'âge de 14 ans, il avait suivi les leçons des philosophes de son pays: d'un disciple du Stoicien Philopator, de Caius, un platonicien, d'un disciple du péripatéticien Aspasius, enfin d'un Epicurien.

Il ne veut s'attacher à aucune secte, suivant en cela les conseils de son père qui, tout en lui recommandant de mépriser les honneurs et la gloire lui dit de faire surtout le plus grand cas „de la vérité seule et nue” — (*unam nudamque veritatem in pretio maximique facerem*). A 17 ans il laisse la Philosophie pour la Médecine où son nom brille encore du plus vif éclat à côté de celui d'Hippocrate. Il ne put malheureusement pas se débarrasser de la langue philosophique de ses premiers maîtres. C'est ce qui rend si pénible et parfois si déconcertante la lecture de ses ouvrages, qui ont pour la plupart été composés et écrits sans plan bien déterminé. Il écrit à l'instigation de ses amis 3) sur tel ou tel sujet comme un professeur de clinique fait une leçon sur le malade que le hasard envoie dans son service: aussi se répète-t-il souvent — comme le lui reproche déjà J. Cardan au XVI^e siècle. Il sent si bien lui même l'imperfection de sa façon de faire qu'il n'a pas voulu signer ses ouvrages sous le fallacieux prétexte” qu'il a méprisé la renommée du vulgaire et qu'il a combattu seulement pour la recherche de la vérité et pour la science, persuadé qu'il n'y avait pas de possession plus honnête, plus divine. 4) „Il dit positivement à ses amis” vous n'inscrirez pas mon nom sur les ouvrages que j'ai écrits. 5)

Plus loin nous citerons de lui des passages où il est en contradiction flagrante avec les affirmations précédentes: il ne faut voir dans cette sorte de modestie qu'un excès d'amour-propre.

Mais revenons à sa biographie. Ses premiers maîtres furent Fecianus et

1) Etenim et patri ad philosophiam me adducenti per manifesta insomnia præceptum fuisse audiverat (Eudemus) ut me ad medicinam ediscendam adhiberet.

2) Et longe quidem odiosius quam Xantippe illa cum Socrate.

3) Nullum ego librum unquam nisi requisitus ab amicis scripsi.

4) Vulgi famam contempsi, et veritatis scientiæque studio flagravi, nullam esse hominibus nec honestiorem nec diviniorem possessionem ratus. Atque ideo nulli librorum meorum nomen meum præscripsi.

5) „Nec nomen meum operibus quæ proderent, inscriberetia.”

Satyrus, élève du fameux Quintus 1), puis l'empirique Æschrion. Plus tard à Smyrne il suit les leçons de Pélopos, puis va à Corinthe où il s'instruit



Fig. II.

auprès de Numesianus, un autre élève de Quintus, avec lequel il se rend à Alexandrie où il finit son éducation médicale. C'est alors que devenu son maître, il va étudier les médicaments dans leur pays d'origine; en Syrie et en Palestine les baumes et le bitume, dans l'île de Chypre les métaux, dans l'île de Lemnos les fameuses terres sigillées.

Il rentre à Pergame à l'âge de 29 ans; il y est au bout de très peu de temps nommé médecin des gladiateurs, dont il sait merveilleusement guérir les blessures; il reste quatre ans à ce poste important, quand une sédition éclate dans la ville et le fait partir pour Rome. Il avait alors 33 ans. Son succès fut rapide dans la capitale de l'Empire romain. Sa réputation fut d'emblée très grande et fut due à son talent, à sa science, à son origine étrangère et surtout à la chance qui lui fit rencontrer des cas heureux de guérison chez des personnages importants et connus. Peut être faut il ajouter à cela l'insuffisance des Médecins romains de l'époque, dont il excita l'envie au point que poussé à cela par le péripatéticien Eudemos, qui lui fit craindre ou d'être empoisonné comme certain jeune médecin dont les succès avaient porté ombrage à ses confrères ou d'être chassé de la ville comme Quintus, Galien très pusillanime — peut être

1) Célèbre médecin Romain qui fut chassé de Rome, parce qu'il portait ombrage à ses collègues. C'est ce même Quintus „lequel à un certain malade en Rome homme honorable lui disant": „vous avez dejeusné, notre maître, votre haleine me sent le vin" arrogamment répondit. „La tienne me sent la fièvre; duquel est le flair plus délicieux de la fièvre ou du vin?" (Rabelais, Prologue du quart Livre.)

aussi avait-il peur de la peste — quitta Rome pour retourner en Asie. Il n'y resta pas longtemps; il fut rappelé par Marc-Aurèle; mais revenu à Rome, il n'y veut pas rester; il se retire tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre suivant Pitholaüs, le precepteur de Commode dont Marc-Aurèle, en expédition contre les Germains, lui a recommandé la santé. C'est dans cette retraite qu'il écrivit des ouvrages de Philosophie aujourd'hui perdus et parmi les ouvrages de Médecine qui nous sont parvenus „*Les administrations Anatomiques*” les différents traités sur „*Le Pouls*” et le Livre „*du Pronostic*” qui nous a laissé tant de renseignements sur sa vie à Rome.

Il semble n'avoir pas été souvent malade. 1) Cependant de 17 à 29 ans il eut quatre fois une fièvre tierce puis une fois vers 18 ans une fièvre ardente avec phrénésie (délire) 2) qui nécessita une saignée. Il rapporte ces différentes fièvres à l'usage qu'il avait fait pendant la Canicule de fruits de la saison (courges, melons, citrouilles, pêches). Aussi plus tard il ne mange plus que des figues ou des raisins très murs. Car ayant une fois voulu enfreindre cette règle, il craignit d'avoir un abcès de la face convexe du foie. Du reste c'était un bilieux. 3) Il avait beaucoup d'ardeur pour le travail; dans sa jeunesse il prenait volontiers sur ses nuits pour étudier, si bien qu'arrivé à l'âge mûr il ne pouvait plus dormir. Pour combattre ces insomnies il ne trouve rien de mieux que de manger de la laitue à son repas du soir. „*Itaque lactuca vespere commensa mihi insomniæ erat αλεξιφάρμακον*”. Néanmoins ce bilieux était en apparence très calme et aimait la tranquillité (d'où son surnom, qui est devenu son nom). C'est ainsi qu'il quitte Pergame par ce qu'une sédition y éclate, qu'il quitte Rome par ce qu'il a peur de la haine de ses confrères, et peut être aussi de la peste; et que revenu à Rome, il n'y reste pas, désireux d'une retraite plus calme, plus sûre. Il ne se marie pas, il ne se crée pas de famille; il ne brigue ni les honneurs, ni la fortune: son père lui a laissé un patrimoine qui le met à l'abri du besoin; et il se vante de l'avoir toujours conservé intact.

Si par hasard il s'empporte, s'il veut épancher sa bile c'est quand il parle de ses adversaires ou de ses ennemis: d'Erasistrate qui a prétendu faussement que les artères contiennent de l'air; de Thessalus et de ses ânes d'élèves; des médecins romains d'alors qui pour la plupart ne sont que

1) Cf. Rabelais (Prologue du quart Livre) „de puy l'an de son aage vingt et huitième jusqu'en sa haute vieillesse, il a vescu en santé entière exceptez quelques fiebvres éphémères de peu de durée: combien que de son naturel, il ne fut pas des plus sains, et eut l'estomach évidemment dyscrasie.”

2) *Festucas atro colore ex cubili eminere et floccos similiter in vestibis putabam.*

3) *Ætate autem juvenili quum mihi superius ventriculus bili assidue infestaretur.*

des flatteurs, des courtisans, des bouffons et qu'Eudemus lui a dit ne différer — certains du moins — des brigands que par cette particularité que ces derniers opèrent dans la montagne et que ceux-ci opèrent dans la Ville. Mais pour le bien connaître, il faut le laisser parler. C'est ainsi que nous pénétrons mieux dans sa mentalité que tous ces renseignements biographiques sont incapables de nous faire soupçonner. Et il ne parle jamais mieux, et il ne se livre jamais aussi complètement que quand il nous rapporte une histoire de malade qu'il a guéri ou au sujet duquel son diagnostic et surtout son pronostic a étonné le malade et son entourage.

Une des plus curieuses observations à cet égard est celle du Médecin Sicilien, ami de Glaucon le philosophe, auquel sont dédiés les deux livres „*de la Méthode Thérapeutique*”. 1)

Nous allons la citer en entier. Nous y verrons Galien, nouvellement arrivé à Rome, observateur sagace stupéfier son malade qui était médecin et son ami qui était philosophe par un pronostic et un diagnostic qui présentés comme ils le sont par l'auteur lui-même ressemblent bien un peu à ce que ses adversaires appelaient „de la divination”. 2) Nous y verrons que Galien avec sa science avait beaucoup de savoir-faire. Laissons-le parler. Quel metteur en scène, quel acteur, comme il sait ménager ses effets, comme il sait se faire valoir : tout l'homme est là.

„La première fois que je vins à Rome, j'inspirai au philosophe Glaucon la plus grande admiration pour un pronostic de ce genre (il s'agit des symptômes qui peuvent révéler une affection du foie, le mot diagnostic serait du reste plus exact).

Le rencontrant dans la rue. „Je vous trouve à propos”, dit-il, puis me prenant la main : „nous sommes tout près d'un malade que je viens de voir, je vous prie de le visiter avec moi ; il s'agit du Médecin Sicilien que vous avez vu il n'y a pas bien longtemps se promener avec moi.”

Qu'est ce qui le rend souffrant ? lui dis-je.

Il essaya de me l'expliquer ouvertement et longuement n'étant pas assez rusé pour me cacher quelque chose.

Hier, dit-il, Gorgias et Apelas m'ont dit que vous aviez fait des prédictions qui semblent plutôt tenir à la divination qu'à la médecine ; je désire faire une expérience non pas tant pour mettre votre science à l'épreuve que pour savoir s'il y a vraiment dans l'art médical une aussi grande faculté de connaître et de prédire.

Il finissait ces mots quand nous arrivions à la porte du malade et je

1) De arte curativā seu ratione Medendi ad Glauconem Lib. duo.

2) Non ex medicinā prædictiones eas esse, sed ex vaticinatione fieri ipsas a me calumniabant.

n'avais pu lui dire, comme je l'ai souvent répété, que parfois les choses se présentent à nous d'une façon heureuse et facile, et parfois d'une façon ambigüe et que dans ce cas nous sommes forcés d'attendre un second ou un troisième examen.

A ce moment vint justement au devant de nous quelqu'un qui emportait de la chambre du malade un vase contenant des excréments semblables à de la lavure de chair, c.à.d. une sanie tenue et sanguinolente ce qui est pour moi un signe très évident d'une affection du foie.

Ayant l'air de n'avoir rien vu, j'entre avec Glaucon chez le Médecin (le malade) et je lui prends le poignet pour savoir s'il y avait inflammation ou simplement faiblesse de l'organe. Comme c'était un médecin il me dit : „je viens de me recoucher après avoir été à la selle, c'est à cela que vous devrez rapporter la fréquence de mon pouls.”

Après qu'il eut parlé je trouvai en effet qu'il y avait indice d'inflammation. Puis jetant les yeux du côté de la fenêtre, j'aperçus un vase qui contenait de la décoction d'hysope avec de l'eau miellée; d'où je conclus qu'il pensait être atteint de pleurésie; car il se plaignait d'une douleur au niveau des fausses côtes droites, comme cela est habituel aussi dans les affections du foie. Cette douleur lui rendait la respiration courte et fréquente et de plus lui donnait une petite toux qui l'avait fait croire atteint de pleurésie pour laquelle il avait fait préparer de l'hysope dans de l'eau miellée.

Comprenant tout l'avantage que le hasard me donnait pour rehausser



Fig. III.

ma renommée auprès de Glaucon, je portai la main sur le côté droit du patient au niveau des fausses côtes et lui indiquant l'endroit je lui dis que

c'était là qu'il souffrait. Il l'avoua, et Glaucon pendant que j'avais trouvé le siège de la douleur simplement par l'examen du poulx commença à être très-étonné; mais cet étonnement devint de la stupéfaction quand j'eus ajouté: „en plus de cette douleur que vous venez de m'avouer, vous devez être tourmenté par une petite toux sèche sans expectoration” — et comme je disais cela, il se mit par hasard à tousser de la façon que j'avais annoncée. A ce moment Glaucon fut pris d'un tel enthousiasme qu'il ne put se contenir et me combla d'éloges à haute voix.

Mais, lui dis je, ce ne sont pas là les seules choses que l'on peut prédire, il y en a d'autres que je vais essayer de signaler et dont le malade témoignera lui même. Puis continuant, je lui dis: „quand vous faites une grande inspiration, la douleur est plus forte à la région que j'ai indiquée et vous ressentez de la pesanteur dans la partie droite de la poitrine.” A ces mots le malade lui même ne put se contenir et de concert avec Glaucon manifesta hautement son admiration.

Aussi sentant que j'avais la fortune avec moi, j'allais lui parler de la douleur qui monte vers la clavicule; mais j'avais peur de ternir l'éclat de mon succès. Cependant, prenant certaines précautions, je regardai le malade et lui dis: „dans quelque temps, vous sentirez, si vous n'avez déjà senti un tiraillement allant des parties inférieures vers la clavicule.” Il avoua avoir déjà senti ce tiraillement. Puis tournant les yeux vers le malade absolument étourdi: „je vais joindre au pronostic, lui dis-je, la divination et vous dire de quelle maladie vous avez cru être atteint.” Et Glaucon d'ajouter qu'il ne désespérerait pas de cette divination. Le malade amené par cette promesse à un état de stupéfaction extraordinaire me regardait avec anxiété, attendant vivement ce que j'allais dire. Et quand je lui eus dit qu'il pensait avoir été atteint de pleurésie, il manifesta de nouveau une grande admiration ainsi que celui qui le soignait et lui avait fait sur le côté des applications d'huile.”

En terminant Galien ajoute: „Glaucon depuis ce temps *conçut une haute opinion de moi* et de l'art Médical, qu'il estimait peu auparavant, *ne s'étant jamais trouvé avec des hommes remarquables et consommés dans cet art.*” Puis s'adressant à ses lecteurs: „Et je vous ai cité cette heureuse occasion „que m'offrait la fortune pour qu'en pareille circonstance vous puissiez en „user adroitement. Car souvent la fortune vous fournit les plus belles „occasions d'acquérir de la réputation; mais la plupart dans leur ignorance „ne savent pas en profiter.” (*Des lieux affectés V, IX.*)

Mais c'est dans le livre „*de Prænotione*” que se trouvent la plupart des cas heureux qui firent à Rome sa célébrité.

D'abord son heureux pronostic à propos d'une fièvre qui tenait le péri-patéticien Eudemus; puis sa cure remarquable de Charylampus, un homme

de la suite de l'Empereur, et d'un esclave du rhéteur Diomède qui lui font dire: „Et j'étais en grande estime auprès de tout le monde et le *grand nom de Galien* croissait en gloire et aussi en envie de la part de ceux qui se croyaient quelque chose et que *je surpassais dans toutes les parties de notre art.*”

A l'exemple d'Erasistrate, il décèle par l'examen du pouls l'amour coupable d'une matrone romaine (la femme de Justus) pour un mime célèbre Pylade. Il depiste le mensonge chez le fils de Boethus dont il



Fig. IV.

guérit la femme; ce qui lui valut en reconnaissance quarante pièces d'or.

Il a une réputation tellement étendue qu'on lui écrit du pays des Celtes, des Ibères, des Thraces, d'Asie même et cela pour une préparation aloétique (*hiera picra ex aloë*) qui guérit toutes les maladies d'estomac et plus particulièrement certains vertiges qui viennent du mauvais état de cet organe.

Mais où il triomphe définitivement c'est à son second séjour à Rome quand il soigne la famille impériale et l'Empereur lui même.

Sextus, un des fils de Marc-Aurèle est atteint d'une maladie dont ses médecins ordinaires ont maladroitement exagéré la gravité; il en prédit la guérison à courte échéance et l'événement lui donne raison. Enfin Marc-Aurèle lui même est souffrant: ses médecins ont dit qu'il était atteint „d'un commencement de fièvre” et Galien prouve facilement que ses confrères se sont trompés.

Nous allons citer l'observation en entier pour montrer jusqu'ou peut aller „l'exaltation du moi”.

„Ce qui fut vraiment étonnant c'est ce qui arriva à l'Empereur lui même

que les médecins qui l'accompagnaient dans ses expéditions avaient cru atteint „d'exacerbation fébrile” et qui furent déçus en la voyant tombée le lendemain matin à la 8e heure.

L'Empereur Marc-Aurèle avait pris la veille à la première heure une médecine amère avec de l'aloès, puis selon son habitude sa thériaque. 1) Au coucher du soleil il s'était baigné, puis s'était peu alimenté. Comme toute la nuit il avait été pris de coliques avec évacuations alvines et qu'à cause de cela il avait eu un peu de fièvre et que les médecins qui l'avaient vu lui avaient conseillé du repos et cependant permis une alimentation légère — vers la 9e heure — je fus appelé après eux. Car je couchais dans le palais — *quo et ipse in palatio dormirem* — reveillé par un esclave qui vint me chercher avec des torches allumées (*facibus jam accensis*) pour voir l'Empereur.

Comme il y avait trois médecins qui l'avaient déjà visité le matin et lui avaient tâté le poulx, croyant tous les trois à une exacerbation fébrile, je me tins d'abord debout en silence. Puis interrogé par l'Empereur qui me regardant me demanda pourquoi quand ses autres médecins lui avaient tâté le poulx — pourquoi moi seul je ne le faisais pas ; je lui répondis que puisque déjà deux fois ceux-ci lui avaient tâté le poulx, que c'étaient ses médecins habituels qui l'accompagnaient dans ses voyages, qu'ils devaient pas expérience connaître la propriété de son poulx et lui avoir, je l'espérais du moins, fait savoir quelle maladie le menaçait.

A ces mots il m'ordonna de lui tâter le poulx qui me parut d'une allure ordinaire, d'un caractère et d'une nature tels qu'il n'y avait pas d'indice d'exacerbation fébrile. Je lui dis qu'il n'y avait pas de fièvre à craindre, mais que son estomac avait été gêné par des aliments qui s'étaient changés en pituite avant d'être expulsés dans l'intestin.

Ce diagnostic eut son approbation. Car par trois fois il répéta : c'est bien cela, c'est bien cela ce que vous dites, je suis gêné par des aliments trop froids et il me demanda ce qu'il fallait faire. Je lui repondis que chez un autre je conseillerais du vin dans lequel on ajouterait un peu de poivre. Mais chez vous autres Empereurs qui êtes habitués à des médications plus sûres il suffira d'appliquer au creux de l'estomac une bande de laine imbibée d'onguent de nard chaud. Il dit que c'était un moyen qu'il avait l'habitude d'employer et pria Pitholaüs de lui appliquer ce topique et me dit de me retirer. Puis, quand je fus parti, il demanda du vin de la Sabine, y ajouta du poivre, en but et dit à Pitholaüs que j'étais un médecin unique et vraiment remarquable et il ajouta *que j'étais non seulement le premier mais le seul médecin philosophe.*”

1) Marc-Aurèle avait dans ce médicament une confiance absolue, qui disait-il, l'empêchait d'être malade, et qui de plus le faisait dormir.

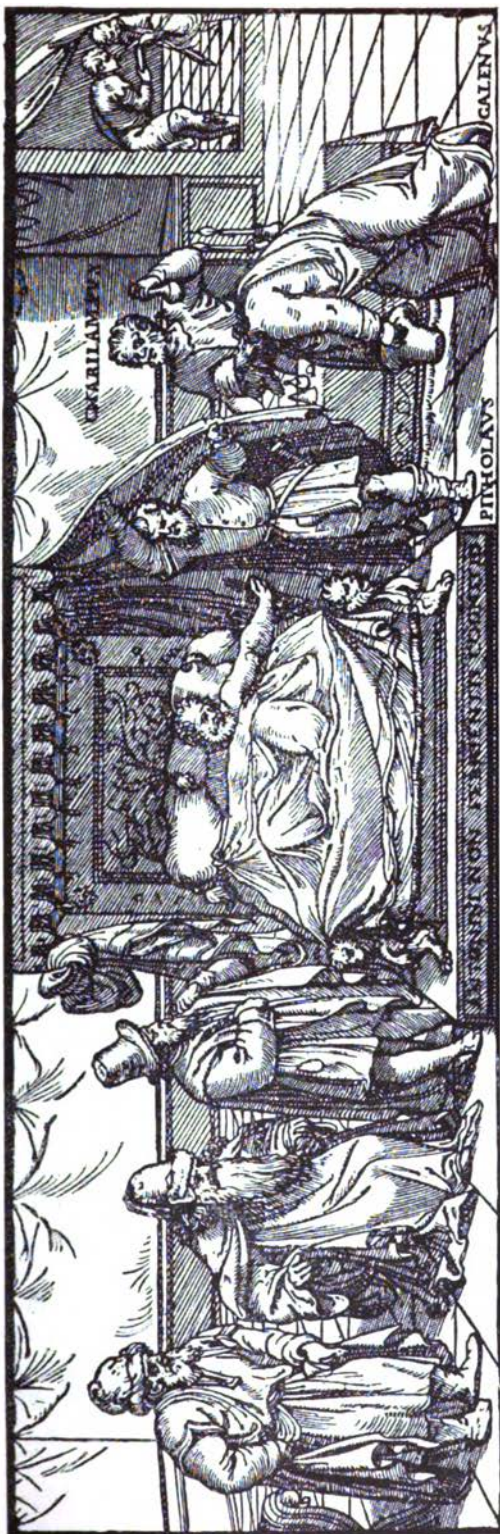


Fig. V.

Et tout cela pour une petite indigestion de Marc-Aurèle que ses médecins ordinaires avaient cru être le commencement d'une fièvre. Puis il soigne Commode, un autre fils de Marc-Aurèle. Là encore nouveau succès au détriment des médecins Méthodiques, succès qui lui attire les louanges de Faustine. Ce qui lui fait dire quand il prend congé d'elle et qu'il la reconduit „à son char” : „Vous allez encore grandir la haine que vos médecins ont pour moi.”

Si nous avons cité ces observations c'est pour faire connaître l'homme, c'est pour essayer de pénétrer dans sa mentalité, dans sa personnalité. On ne peut d'après elles nier la valeur de Galien comme praticien, mais on ne peut nier aussi sa vanité qui est immense et ses façons qui parfois sentent „le faiseur”. Mais ce qui domine en lui c'est „le moi” comme on le dit aujourd'hui, „l'hypertrophie du moi” qui le tiendra toute sa vie; car plus tard dans „les lieux affectés” — contradiction flagrante avec ce qu'il a dit plus haut — il écrira : „C'est pas des oeuvres de l'art et non pas des raisonnements de sophiste que je me suis fait connaître à Rome des principaux citoyens et de tous les Empereurs . . . C'est ainsi qu'ayant exercé la médecine jusqu'à la vieillesse, jamais jusqu'à ce jour, je n'ai eu à rougir d'un traitement ou d'un pronostic, ce que j'ai vu arriver à beaucoup de médecins très-illustres. Si quelqu'un veut devenir célèbre par *les oeuvres de l'art* et non par des raisonnements de sophiste; il peut sans fatigue recueillir ce que *j'ai découvert après beaucoup de recherches dans le cours de ma vie.*”

Ce sont ces oeuvres d'art, ces découvertes que nous allons exposer maintenant; car Galien ne fut pas seulement un praticien habile et remarquable, ce fut aussi un savant des plus ingénieux qui fit au II^e siècle de notre ère „de la physiologie expérimentale, de la médecine expérimentale” et qui a su „sur les fonctions du système nerveux, suivant la remarque de de Charles Richet, a peu près tout ce que l'on saura pendant le moyen-âge et jusqu'aux XVII^e et XVIII^e siècle bréf durant seize cents ans.” (Essais de Philosophie et d'histoire de la Biologie par E. Gley 1900.)

Il pense le premier, contrairement aux assertions d'Erasistrate (304 av. J. C.) qui distingua les veines des artères, disant que les veines contiennent du sang, et les artères de l'air (*αἴρ, τηρεῖν*, air, conserver), que les artères contiennent du sang. 1) Cela est de toute évidence; vous piquez une artère avec une aiguille, vous la sectionnez avec un instrument tranchant, c'est du sang qui jaillit. Les partisans d'Erasistrate objectaient que l'air était tellement ténu qu'on ne pouvait le voir, qu'il sortait de l'artère inaperçu. Cette erreur était causée par l'opinion fausse que l'on avait que le coeur contenait de l'air et que cet air chassé par lui dans les artères en amenait

1) *An sanguis in arteriis naturā continetur*, Lib. I.

les battements. Galien va réfuter toutes ces fausses affirmations d'abord en dialecticien, par le raisonnement suivant : Si les artères contiennent du sang, elles ne sont pas remplies d'air par le coeur, or elles contiennent du sang, donc elles ne sont pas remplies d'air par le coeur; puis en physiologiste que va demander à l'expérimentation des preuves plus positives qui lui permettront de démontrer que ce n'est pas l'air qui chassé par le coeur fait battre les artères mais une propriété inhérente à la paroi artérielle elle-même et dont l'impulsion vient du coeur.

Dénudez une grosse artère superficielle et dégagez la de façon à pouvoir l'entourer d'un fil, sectionnez cette artère de façon à pouvoir y introduire suivant la longueur, une tige creuse de roseau ou de métal qui permette le passage de l'air et du sang. Vous fermez cette ouverture. L'artère continue à battre. Si maintenant vous serrez le fil sur la tige vous ne verrez plus l'artère battre ou dessous du noeud „ce n'est donc ni l'air ni le sang qui passent facilement par la tige creuse qui font battre l'artère, qui continue à battre au dessus du lien et non au-dessous, mais bien une faculté motrice de la paroi artérielle elle-même dont l'impulsion est donnée par le coeur.”

Galien a du reste beaucoup écrit sur le pouls : il attachait à son examen une grande importance c'est même son étude qui lui permit de faire à Rome les fameux diagnostics qui le rendirent célèbre.

C'est aussi par l'expérimentation qu'il va démontrer le rôle des uretères dans l'appareil urinaire contre Asclépiade et ses élèves qui s'en faisaient une idée tout à fait erronée, les confondant avec les conduits spermatiques. 1)

„Divisez la partie du péritoine au devant des uretères, élevez-les et serrez les avec un fil, puis après fermez la plaie et rendez l'animal à lui-même. Il lui est désormais impossible d'uriner, ouvrez de nouveau le péritoine, vous verrez que la vessie est vide et que les uretères sont tout à fait pleins au dessus du lien, distendus à se rompre, et quand on a enlevé les fils qui serraient les uretères on voit alors clairement la vessie de remplir d'urine.”

Il varie ses expériences et ses démonstrations, liant seulement un uretère puis le perçant au dessus de la ligature et faisant voir que le liquide qui s'écoule est bien de l'urine.

Ces expérimentations n'étaient que des réfutations d'affirmations fausses; celles que nous allons rapporter ont trait à de véritables découvertes touchant la physiologie du système nerveux.

De son temps — c'est lui même qui nous le dit — on savait que la sensibilité et le mouvement étaient sous la dépendance des nerfs, qu'un nerf coupé amenait l'insensibilité et la perte du mouvement dans les parties

1) De usu partium, Lib. V.

où il se distribuait ; mais c'est lui qui le premier fait savoir que le principe de tous les nerfs étaient le cerveau et la moëlle épinière — et aussi quels nerfs venaient du cerveau, et quels nerfs venaient de la moëlle.

Pour étudier la physiologie de la moëlle, il fait sur des animaux plus volontiers sur des porcs des sections de la moëlle à différentes hauteurs. Il nous dit qu'il a fait fabriquer pour cela un scalpel en forme de glaive en fer de Norique. 1)

Voici le résultat de ces différentes expériences :

Si vous sectionnez la moëlle vers sa partie moyenne, suivant sa longueur par une section droite longitudinale vous n'observerez aucune résolution des muscles intercostaux ni de ceux qui vont dans les reins et dans les jambes, ni de ceux qui vont à droite ou à gauche.

Si vous faites une section transversale portant seulement sur la moitié de la moëlle soit à droite, soit à gauche, tous les nerfs qui sont sous la dépendance de cette section tombent en résolution c'est la section qui permet de rendre un animal à moitié muet. Si vous voulez le rendre complètement muet divisez transversalement la moëlle toute entière. Mais le moyen le plus direct pour priver l'animal de la voix c'est de sectionner les nerfs qui sont près des artères, les nerfs récurrents qu'il a le premier décrits et qu'il appelle nerfs vocaux (*vocare autem vocales nervos consue- aicos, quos ipsi inveni*). 2) C'est l'expérience qu'il fit à Rome sur les instances de Boethus devant une assistance nombreuse et choisie. En même temps il montra que le thorax se distendait pendant l'inspiration, se contractait pendant l'expiration, quels muscles amenaient cette distension, quels nerfs les animaient, quelle était leur origine dans la moëlle épinière.

Ces connaissances physiologiques normales lui permirent de soigner logiquement et de guérir un certain Pausanias qu'on traitait pour une affection des doigts quand c'était la moëlle qui était en cause.

Puis continuant ses sections expérimentales de la moëlle, il constate :

... qu' une section entre la 3^e et la 4^e vertèbre cervicale amène l'arrêt immédiat de la respiration avec immobilisation non seulement du thorax mais encore de toutes les parties qui sont au dessous de la section.

... que si cette section est faite entre la seconde et la première ou au dessus de la première subitement l'animal est détruit ; c'est sans doute ce qui a fait dire à M. Gley que Galien avait presque trouvé *le nœud vital* de Flourens.

... que si cette section porte entre la 6^e et la 7^e cervicale il y a perte des mouvements du thorax mais que l'animal respire encore par son diaphragme.

1) Id autem flet ex ferro optimo, quale in Noricis habetur.

2) Porro quemadmodum crura per dictas spinalis medullæ affectiones resolvuntur ita etiam guttur summum, vocalibus nervis incisis, vel laqueo interceptis (de locis affectis Lib. I).



Fig. VI.

Enfin il distingue les nerfs moteurs des nerfs sensitifs, appelant les premiers nerfs durs, les seconds nerfs mous.

Quelques expériences faites sur des singes montrent que des sections de substance cérébrale n'amènent ni douleurs ni convulsions. Disons pour terminer cette partie physiologique de l'oeuvre de Galien qu'il a eu comme un pressentiment de l'action de l'air sur le sang, quoiqu'il ne connût pas la petite ni la grande circulation en disant que „*l'air agit sur le sang à la façon d'un soufflet sur le charbon qui s'éteint* (de usu respirationis).”

Mais cette partie positive de l'oeuvre de Galien qui est peu connue n'est pas ce qu'on en appelé dans l'histoire de la médecine, le Galénisme, que nous allons étudier maintenant. Toutefois avant d'entrer dans cet exposé il est utile de faire un court historique de l'état de la médecine au moment où apparut Galien, qui fut un réformateur comme le fait très judicieusement remarquer André Lacuna dans le préface de son „*Epitome Galeni*”. Il combattit et réduisit à néant les différentes sectes qui existaient alors en médecine et qui étaient nombre de trois. *Les rationalistes* ou encore *les dogmatiques* qui dérivait d'Hippocrate et qui faisaient consister l'art médical dans le raisonnement et dont les plus brillants représentants furent : Dioclès, Daristus, Proxagoras, le sophiste Chrysippe et le fameux Erasistrate, fils de la fille d'Aristote. Puis les *Empiriques* qui rapportaient tout à l'expérience, à l'observation sans se servir du raisonnement tandis que les dogmatiques se servaient de l'expérience et du raisonnement pour trouver les remèdes nécessaires contre la maladie; les plus célèbres parmi eux furent Philinus de Cos, Sérapion d'Alexandrie, Apollonius d'Antioche et Ménodote. Enfin les *Méthodiques* qui rejetaient toute recherche des causes cachées que les dogmatiques s'efforçaient de trouver et n'attribuaient à l'expérience aucune valeur comme le faisaient les empiriques, réduisirent toutes les maladies particulières à trois causes: au „*strictum*”, au „*laxum*” et au „*mistum*”. Pour eux il y avait simplement ou resserrement ou relâchement ou l'un et l'autre. D'où une thérapeutique des plus sommaires: resserrer ce qui était relâché, relâcher ce qui était resserré et dans le troisième cas courir au plus pressé. Le Brownisme n'est qu'un reflet du Méthodisme. Cette secte eut pour chef Thémison de Laodicée et pour vulgarisateur le fameux Thessalus de Tralles contre lequel Galien s'emporte souvent et dont les sectateurs étaient très nombreux à Rome au IIe siècle. C'est Thémison, un autre Méthodique qui prétendait apprendre en 6 mois à n'importe qui tout l'art médical. C'est alors qu'apparut Galien „qui rendit à la médecine divisée en tant de sectes son intégrité et sa splendeur en refusant toutes ces doctrines fausses et perverses qui couraient le monde et le pervertissaient.” (A. Lacuna.)

(Fin au prochain numéro.)

ESSAI SUR GALIEN ET LE GALENISME.

PAR LE DR. L. MEUNIER (*de Pontoise*).

(*Fin.*)

Disons-le tout de suite Galien fut un éclectique : dogmatique et empirique le plus souvent, et parfois méthodique. Il revint à la médecine primitive, à la médecine de la collection hippocratique qui avait si bien observé ; et son oeuvre diffuse fut faite et de cette vieille médecine hippocratique, et de ce qui avait été trouvé de nouveau depuis Hippocrate jusqu'au IIe siècle de notre ère, et de ses découvertes personnelles. On l'appela plus tard le galénisme „un bloc” auquel personne n'osa toucher pendant près de 1400 ans, qui fut très-entamé au XVIe siècle par des recherches anatomiques plus précises, puis au XVIIe siècle par la découverte de la circulation du sang mais qui néanmoins a tenu et tient encore aujourd'hui malgré les découvertes modernes une grande place dans l'histoire de la médecine.

Nous allons tenter d'en faire une analyse aussi succincte et aussi claire que possible. Galien reprend les théories des anciens philosophes de la Grèce, d'Hippocrate, de Platon, d'Aristote, de Praxagoras et de Philotime qui disaient que le corps humain est *un*, contrairement aux idées d'Epicure et de Démocrite qui le prétendaient formé d'innombrables parties invisibles appelées atomes. Cette unité est formée de parties similaires et d'organes. Les organes n'ont pas besoin d'être définis ; quant aux parties similaires c'est ainsi qu'il appelle les fibres, les membranes, la chair, la graisse, l'os, le cartilage, la substance nerveuse (nerfs et cerveau) : elles sont nourries par les éléments de l'homme ; le sang, la bile jaune, la bile noire et la pituite. Ces éléments sont eux mêmes engendrés par les aliments solides et liquides tirés des quatre éléments cosmiques d'alors : l'air, le feu, l'eau et la terre, qu'on devrait plutôt appeler principes. Il va même jusqu'à assimiler le sang à l'air, la pituite à l'eau, la bile jaune au feu, la bile noire à la terre. Si nous retournons cette conception nous y trouvons que des éléments cosmiques les aliments (végétaux, animaux) tirent des principes qui assimilés par l'homme vont faire les quatre humeurs, qui elles mêmes vont faire de la chair, de l'os, de la substance nerveuse etc.

Mais ce qui domine dans l'organisme ce sont les humeurs, et parmi elles la plus importante le sang, car d'après Aristote „tous les animaux à sang sont formés par le sang de la femelle” toutefois il faut y ajouter mélangé à la pituite et aux deux biles. Telle est la base de la théorie humorale sur laquelle est édiflée la théorie des tempéraments : sanguin, bilieux 1),

1) Graciles, hirsuti, musculosi, nigri, venosi.

mélancolique et phlegmatique qui semble avoir bravé les injures du temps.

Et à ce propos Galien, partisan aussi de la théorie des milieux, comme Hippocrate, se livre à des développements très curieux sur les tempéraments des différents peuples, divers suivant les régions, les races dépendant elles-mêmes des régions. C'est ainsi que les Ethiopiens habitant un pays chaud sont calmes et doux. Cela tient à ce que chez eux la peau fonctionne bien et que la circulation du sang et des humeurs se fait d'une façon normale. Il n'en n'est pas de même chez les Gaulois, les Germains, les Thraces et les Scythes, peuples du Nord à peau molle, blanche, glabre, froide et humide. Toute la chaleur naturelle se réfugie dans les viscères avec le sang, qui s'agite, entre en pression, puis en effervescence; c'est ce qui rend ces peuples irascibles, audacieux, prompts dans leurs déterminations. „*Gallis enim et Germanis, et omni Thracia et Scythico genere frigida humidaque cutis et ideoque etiam mollis alba et pilis nuda. Omnis vero naturalis his calor in viscera cum sanguine confugit: ubi dum agitur et premitur et fervet, iracundi, audaces et precipitis consilii redduntur.*”

Il étudie aussi les rapports du physique et du moral et semble conclure que les mœurs de l'âme suivent le tempérament du corps (*an animi corporis temperamentum sequantur*): „Ceux qui admettent une substance particulière pour l'âme seront donc forcés d'avouer qu'elle est l'esclave des tempéraments du corps, attendu que ces tempéraments peuvent la chasser du corps, la contraindre à délirer, la priver de mémoire et d'intelligence, la rendre triste, timide, abattue comme cela se voit dans la mélancolie, et ils reconnaîtront que le vin produit des effets opposés.” (Trad. Daremberg.) 1)

C'est aussi pour cela qu'il insiste sur l'alimentation qui doit être variée et peu abondante. Nous n'entrerons pas dans l'analyse de cette partie de l'oeuvre de Galien qui est très développée. Nous ferons seulement remarquer que cette alimentation diffère peu de notre alimentation contemporaine: céréales, légumes, fruits, lait, fromage, oeufs, chair d'animaux, volatiles, poissons. Il est partisan de l'usage du vin qui „à dose modérée entraîne avec lui de grands avantages pour la coction, la distribution, la sanguinification des aliments et pour la nutrition; il contribue beaucoup à rendre l'âme à la fois moins farouche et plus courageuse par l'intermédiaire du tempérament du corps lequel est à son tour produit au moyen des humeurs.” 2)

1) On sait que notre Rabelais a reproché à Galien d'avoir nié l'immortalité de l'âme. Dans un exemplaire de Galien annoté par lui on trouve en marge cette remarque: *Hic, vere se Galenus plumbeum ostendit.* (Eugène Noël.)

2) Au point de vue de l'hygiène comme le dit Hippocrate qu'il cite du reste voici sa devise: *Labor cibus potus, somnus, venerea, omnia moderata.*

Aussi le meilleur état du corps — la santé — consistera dans le bon état des humeurs maintenant le bon état des parties similaires et dans le bon fonctionnement des organes.

Ce bon fonctionnement sera sous la dépendance des quatre facultés naturelles, *attractive*, *retentric*, *alteratrice* et *expultrice*. C'est ainsi que l'estomac attiré les aliments (f. attractive), les garde (f. retentric), les modifie (f. alteratrice) et les chasse (f. expultrice); que la matrice attire la semence, la garde, la transforme et l'expulse.

Ces quatre facultés naturelles sont elles mêmes sous la dépendance de trois actes fondamentaux : *la génération*, *l'accroissement*, *la nutrition*.

Du reste ces différentes facultés sont liées entre elles comme on le verra dans la citation suivante :

„Nous avons démontré dans le livre précédent (chap. X) que la nutrition résulte de l'altération et de l'assimilation de l'aliment à l'être nourri, et que dans chacune des parties de l'animal il existe une faculté qui, en raison de son action est appelée en général *alteratrice*, et, dans l'espèce *assimilatrice* et *nutritive*. Il a été aussi démontré que la quantité suffisante de matière dont la partie nourrie tire facilement nourriture lui est fournie par une autre faculté destinée à attirer l'humeur convenable, et que l'humeur convenable pour chaque partie est celle qui s'approprie le mieux à l'assimilation, enfin que la faculté qui l'attire est appelée en raison de son action faculté *attractive* ou *épispastique*. Il a été démontré encore que l'*assimilation* (ομοιωσις) est précédée de l'*agglutination* (προσφασις), qui est précédée elle même de l'*application* (προσθεσις) laquelle est le but pour ainsi dire de l'action exercée par la faculté épispastique. Le transport même de la nourriture des veines dans chacune des parties résulte de la faculté attractive en activité. Ce transport et cette application sur la partie est le but même en vue duquel nous avons besoin d'une semblable faculté. En effet l'attraction n'existe qu'en vue de l'application. En raison de cette opération, la nutrition de l'animal exige un temps plus considérable. L'attraction en effet s'exécute très rapidement, mais l'agglutination, l'altération et finalement l'assimilation, qui fait de l'aliment un partie de l'être nourri ne peuvent s'opérer en un instant, il leur faut pour cela un temps plus considérable. Mais si l'humeur appliquée, au lieu de demeurer dans la partie passait dans une autre, s'écoulait continuellement, changeant sans cesse de place, il n'y aurait dans ce cas ni agglutination, ni assimilation. La nature a donc besoin ici d'une autre faculté pour le séjour durable de l'humeur appliquée sur la partie, faculté qui ne doit pas émaner du dehors mais être fixée dans la partie elle même où doit s'accomplir la nutrition, et qui, vu son action, a été forcément nommée *faculté retentive* par mes prédécesseurs. Ce raisonnement suffit déjà à démontrer clairement

la nécessité de la création d'une semblable faculté; et quiconque réfléchit doit après ce que nous avons dit, être intimement convaincu que si l'on a admis en principe et prouvé que la nature est industrieuse et pleine de sollicitude pour l'animal, il est nécessaire qu'une semblable faculté existe en lui." (Trad. Daremberg, des Facultés naturelles, Livre 3, ch. 1.)

Si nous avons cité ce passage en entier c'est pour montrer un autre face du génie Galien, qui n'est pas toujours un conteur prolixe et pittoresque, mais le plus souvent un dialecticien très serré. Il est pour les causes finales ¹⁾, il est de la *secte naturiste*, comme il le dit lui même, cette secte dont Hippocrate est le chef et qui prétend „que la nature fait toutes choses avec art et équité, étant pourvue de facultés au moyen desquelles chacune des parties attire à elle l'humeur qui lui convient et l'ayant attirée l'applique sur tous ses points, se l'assimile entièrement; tandis que pour la portion de cette humeur qui a résisté à l'élaboration et qui n'a pu subir une altération et une assimilation avec l'être nourri, elle la rejette au moyen d'une autre *faculté excrétoire*. (Trad. Daremberg, des Facultés naturelles, I, XIII.)

C'est cette même nature prévoyante et active qui dans les maladies fera la coction des humeurs et provoquera la crise, puis l'expulsion de la matière peccante, et qu'Hippocrate nous recommande d'imiter dans le traitement de ces mêmes maladies: conseil que Galien appuie de toute son autorité et de son expérience.

Mais qui dirige les efforts de la nature, qui donne l'impulsion nécessaire à la nutrition ou à la lutte contre le mal, qui donc la maintient dans le bon état qui constitue la santé? ce sont les esprits.

Ces esprits distingués en naturels, vitaux et animaux qui joueront pendant longtemps un grand rôle et en médecine et en philosophie (esprits animaux de Descartes) ne sont guère que des mots désignant l'action mystérieuse et alors inconnue du système nerveux sur les phénomènes de la vie: nutrition, relation, circulation, etc.

En résumé d'après cette antique physiologie le corps humain est formé d'organes et de parties similaires qui se nourrissent grâce aux humeurs et surtout au sang, formées elles mêmes par l'assimilation des aliments tirés du monde extérieur, aliments constitués eux mêmes par les 4 éléments cosmiques: toute cette série de phénomènes est sous la direction et l'impulsion des esprits animaux vitaux et naturels. Ce sont donc les *humeurs* qui assurent la nutrition „la vie”; leur bon état sera la sauve-garde de la santé.

1) Les dix-sept livres de „l'utilité des parties" (de usu partium) ne sont qu'un plaidoyer en faveur de cette thèse.

Aussi la maladie se produira-t-elle d'abord et surtout par un mauvais état des humeurs.

„C'est ainsi qu'un vice des humeurs pourra être causé par une crudité habituelle et continue soit qu'elle vienne d'aliments de bon ou de mauvais suc. Cependant la plus mauvaise crudité est celle qui vient des aliments de mauvais suc. C'est ainsi qu'un suc trop ténu pourra engendrer un abcès chaud, un herpes, de l'érysipèle ; qu'un suc épais pourra amener une maladie des articulations ou des reins (arthrititis, nephritis): la goutte, l'asthme, des squirrhes de la rate et du foie.”

Quant à la fièvre en voici la pathogénie galénique : „Il peut se faire dans l'abdomen *„de mauvaises coctions”*. Ce qui est absorbé peut *„tourner en pituite ou en bile”* ou se corrompre autrement en restant à l'état de crudité, en ne subissant pas les transformations normales nécessaires à une bonne nutrition. Si bien que le sang produit est de mauvaise qualité, et que les humeurs ne sont plus dans leur état normal par le fait de la digestion incomplète qui s'est faite dans les organes abdominaux. Et comme tout ce qui est chaud et humide se putréfié facilement, surtout s'il se trouve dans un endroit chaud, il s'ensuit nécessairement que les éléments distribués par le ventre, s'ils ne sont pas naturellement utilisés et convertis en génération de sang de bonne nature, engendrent de la putridité. Et comme de cette matière des éléments chauds se putréfient, il se dégagé d'eux des éléments plus chauds et de ce fait le sang plus chaud, se putréfiera également. Et quand il sera devenu plus chaud la partie dans laquelle il se putréfiera, sera sensiblement plus chaude et cette chaleur gagnera de proche en proche vers le coeur, qui par lui même est très chaud et qui une fois allumé échauffera en même temps tout le corps de même que dans un foyer une flamme échauffera la pièce qui le contient. Cette affection est ce que les Grecs appellent *πυρετος* et les Latins *febris*.”

En somme le mauvais état des humeurs amené par des mutations nutritives incomplètes engendre de la putridité, qui engendre de la chaleur, de la fièvre.

Pour que cette putridité engendre la fièvre il faut un facteur important, l'*obstruction*, car autrement l'organisme pourrait se débarrasser de ce qui l'infecte. „*Quippe nisi vitiosus succus penitus transpiret necesse est putrescat.*”

Citons encore certaines causes occasionnelles: la fatigue, la colère, la tristesse, les ardeurs du soleil, le froid, les veilles etc.

Quant aux fièvres pestilentes elles sont causées par un état pestilent de l'air ; il est dangereux de vivre avec un pestiféré, tout comme il est dangereux de vivre avec un phthisique surtout avec un phthisique à haleine fétide. 1)

1) Quod igitur ex laboribus, ira, tristitia et solis ardoribus et frigoribus, vigiliis et cruditatibus et crapulis quidam febricitare conspiciuntur nemo est qui ipsa doctus expe-

Mais pour ces fièvres pestilentes ou putrides ou autres il faut savoir qu'aucune de ces causes ne pourra agir sans la prédisposition du sujet „*nulla causarum sine patientis aptitudine agere potest*”; et que pour les affections chroniques (goutte, rhumatisme) les parties les moins résistantes sont les premières atteintes par le mal „*qua propter partes infirmiores omnium primæ excrementiis morbis corripiuntur*”. Ces principes de la prédisposition du sujet, et de l'aptitude de la partie la moins résistante à être la première touchée par l'infection ont encore été vérifiés par les découvertes modernes.

Cliniquement la fièvre pourra être *éphémère*, *intermittente* ou *continue* ou encore *éphémère*, *putride* ou *hectique*. La fièvre éphémère résidait dans les esprits, la fièvre putride dans les humeurs, la fièvre hectique dans les parties solides, tenait tout le corps. Galien, contrairement à l'opinion d'Athénée qui dès l'an 54 avait dit que toute fièvre venait de la putridité (infection) „*omne febris genus a putredine fieri*” prétend qu'il n'y a de putridité que lorsque la fièvre siège dans les humeurs. Tout cela est bien un peu spécieux, car il admet comme cause la plus fréquente des maladies la *cacochymie* (mauvais état des humeurs) et la *pléthore* caractérisée par une exagération de la quantité des humeurs avec tension des parois vasculaires surtout des veines. Ces deux troubles humoraux qui se rapportent à la qualité et à la quantité réclament un traitement général qui est l'évacuation agissant également sur l'un et l'autre trouble.

Les deux grands moyens d'évacuation étaient alors : la purgation et la saignée ; la première indiquée chez les cacochymiques, la seconde chez les plethoriques.

La purgation était indiquée quand il y avait de la lourdeur de tête, de la pesanteur, dans la région du foie et de la rate ; une sensation de morsure à l'estomac, de la nausée, du dégoût des aliments, de la flatulence. Parmi les purgatifs les plus employés citons : la scammonée qui chasse la bile jaune, l'épithymum d'Attique qui chasse la bile noire, le grain de Cnide qui chasse la pituite, car certains médicaments ont pour les humeurs certaines affinités, comme l'animant pour le fer.

Il conseille aussi la purgation comme prophylactique dans certaines affections surtout au printemps, parfois aussi à l'automne par exemple chez les gouteux, les rhumatisants, les apoplectiques, les épileptiques, les mélancoliques.

Quant à la saignée, peu employée à Rome quand il y vint la première

rientia non agnoscat. Et quidem quod aeris pestilens status febrem afferre consuevit nemo sanæ mentis dubitavit sicut et pestilenti morbo laborantium conversatio periculosa ne inde contagium contrahatur quemadmodum ex scabie et lippitudine. Et etiam eorum qui tabe correpti sunt consuetudo nequaquam secunda atque omnino eorum qui putridum expirant.

fois, il en rétablit l'usage et en fixa les indications. L'usage de la saignée remontait à la plus haute antiquité; on saignait avant Hippocrate, et Hippocrate conseille la saignée dans les angines, les pleurésies, les péri-pneumonies; Galien lui même atteint à 19 ans d'une fièvre ardente avec phrénésie avait été saigné. Cependant à l'époque où Galien vint à Rome pour la première fois, l'usage de la saignée était tombé en désuétude par ce que les médecins romains suivaient plus volontiers l'école d'Erasistrate qui ne saignait pas.

Le Médecin de Pergame éclectique comme toujours ne proscriit pas la saignée, la regarde comme un moyen thérapeutique qui a ses indications et il cherche à les établir.

C'est ainsi qu'on pratiquera la phlébotomie dans les fièvres seulement „quand la maladie sera violente, le malade dans la force de l'âge, et résistant”. „*Morbus magnus, juvenili aetate, robur virium*” on la pratiquera encore dans les phlegmons, les contusions violentes, l'apoplexie, le rhumatisme, la goutte. Enfin la saignée est indiquée dans „la pléthore” la plénitude — ce qu'on pourrait appeler aujourd'hui les états congestifs — caractérisés par „la rougeur consécutive au bain, à l'action du soleil, à un exercice „violent, à un accès de colère; par une paresse générale, par de la lourdeur, „de la pesanteur.”

Mais il ne faudra pas pratiquer la saignée chez les enfants, les vieillards, les buveurs, les débilités ni chez certains peuples tels que les *Gaulois*, les *Thraces*.

C'est pour cela qu'il pratique la phlébotomie chez un maître de Palestre



Fig. VII.

qui était atteint de fièvre violente, qui était solide et dans la force de l'âge.

C'est pour cela aussi qu'il ne la pratiquera pas chez les enfants et non plus chez les adolescents surtout quand il y aura des signes précurseurs d'un écoulement sanguin. C'est ainsi qu'il s'oppose à ce qu'on fasse une saignée à un adolescent auquel ses médecins voulaient ouvrir la veine parce qu'il avait remarqué que le jeune malade allait saigner du nez.

Mais laissons le parler: „Les médecins s'étonnaient beaucoup de ce que j'avais, quand le malade s'assit dans son lit comme pour se lever, et comme on lui demanda pourquoi, qu'il n'y avait à cela aucune raison, il répondit qu'il avait vu au dessus de son lit un serpent rouge qui voulait se jeter sur lui qu'il en avait eu peur et qu'il avait voulu l'éviter. Cela me parut être un signe d'éruption prochaine de sang. De plus, pour moi qui avais considéré d'autres symptômes, j'avais remarqué sur la partie droite du nez allant jusqu'à joue une rougeur d'abord obscure et maintenant plus manifeste. Il était évident qu'il y avait à attendre un écoulement de sang très prochain par la narine droite. Et ayant conféré secrètement avec un des esclaves du malade et l'ayant prevenu de tenir caché sous sa robe un vase prêt à recevoir le sang, je dis aux médecins qui étaient là que



Fig. VIII.

s'ils voulaient attendre un petit instant, qu'ils verraient le sang couler par la narine droite du malade. „Et, dis-je, ou l'un et l'autre se fera ou je me serai trompé sur les deux faits; que le sang va couler, et qu'il va couler par la narine droite.” Et comme je voyais le malade mettre son index dans la narine droite comme pour se gratter; je fis signe à l'esclave qui tenait le vase de se tenir prêt, que le sang allait couler, et à peine avais-je fait ce signe que le malade retira de sa narine son doigt tout

taché de sang. L'esclave accourut, tendant le vase et comme vous le pensez bien une grande clameur s'éleva et tous les médecins s'enfuirent." 1)

Cependant, ajoute-t-il, a cela rien de bien extraordinaire, car ces pronostics je les avais appris dans les écrits d'Hippocrate.

Les purgatifs et la saignée étaient donc les deux grands moyens thérapeutiques évacuants employés par Galien pour débarrasser les humeurs de ce qui pouvait les vicier ou les corrompre.

Notre intention n'est pas de passer en revue tous les médicaments employés à cette époque: ils sont trop pour cela, nous signalerons seulement trois préparations dont Galien parle souvent dans ses écrits et qu'il prescrit volontiers; ce sont: l'*hiera picra ex aloe*, le *diacydonium* et la *thériaque*.

L'*hiera picra ex aloe* (car il y avait une *hiera picra ex colocynthide*) était une préparation amère à base d'aloès qui avait été inventée par Thémison, le grand maître des méthodiques. Mais Galien est un éclectique, il prend son bien où il le trouve, même chez ses adversaires. Cette préparation amère et sacrée se donnait à la dose de un drachme délayé dans un verre d'eau et était excellente contre les maladies d'estomac surtout quand il y avait des vertiges.

Voici sa formule: aloes 100 drachmes.

. mastic, safran, nard Indique, cinnamome carpobalsamum, asarum aa 1 once.

miel q.s. pour faire un électuaire à consistance molle.

Le *diacydonium* était un électuaire fait avec du suc de coings et se donna aussi dans les maladies d'estomac, contre les crudités c'était un apéritif et un eupeptique. 2)

Quant à la *thériaque* il la trouva à Rome employée par les Empereurs: c'était une préparation imitée de l'élixir de Mithridate et qui avait été composée et inventée par Andromachus l'Ancien, médecin de Néron. Marc-Aurèle en faisait un usage quotidien, pour se maintenir en bonne santé et pour se préserver contre les poisons. De plus elle le faisait dormir, car ayant justement prié Galien de lui en préparer sans opium, il était pris d'insomnie et dût prendre à nouveau la Thériaque préparée suivant la formule d'Andromachus. Cette formule fut d'abord donnée en vers élégiaques; plus tard Andromachus le Jeune donna une formule en prose „pedestre oratione” comme dit Galien. La voici:

1) Unde cum maximus, velut nosti, obortus esset clamor, medicum omnes aufugerunt.

2) Voici sa formule: Miel et Suc de coings aa 2 setiers, Vinaigre 1 setier 1/2, Gingembre 3 onces, Poivre blanc 2 onces. On faisait chauffer à part Miel, Vinaigre et Suc de coings, puis on ajoutait après le Gingembre et le Poivre.

... Pastilles de scille 48 drachmes.

... Pastilles thériacales (vipère)

Hedychroë (parfum égyptien)

Poivre noir

Opium (Suc d') $\overline{aa}$ 24 drachmes.

... Roses sèches, Scordium de Crète, Graine de navet sauvage, Iris d'Illyrie, Agaric du Pont, Cinnamome, Suc de Reglisse, Baume de Judée $\overline{aa}$ 12 drachmes.

... Myrrhe, Safran, Gingembre, Rhapontic, Racines de quintéfeuille, Calamenthe, Marrube, Persil, Stoechas, Costus, Poivre long et blanc, Dictame, Fleurs de jonc odorant, Encens, Térébenthine, Casia, Nard indique $\overline{aa}$ 6 drachmes.

... Germandree de Crète, Seseli, Styrax, Thalpsi, Ammi, Chamædrys, Chamæpitys, Suc d'Hypocyste, feuilles de Malabathrum, Nard celtique, racine de Gentiane, Anis, Méon d'Athamanie, Graine de fenouil, Terre rouge de Lemnos, Chalcitis usta (colcothar), Amomon, Valériane du Pont, Fruit du baume, Mille pertuis, Acacia, Gomme, Cardamome $\overline{aa}$ 4 drachmes.

... Graine de Daucus, Galbanum, Sagapenum, Opopanax, Bitume, Castoréum, petite Centaurée, petite Aristoloche $\overline{aa}$ 2 drachmes.

... Miel attique 960 drachmes.

... Vin de Falerne 384 drachmes.

Les baumes, les essences, les toniques, les antispasmodiques, l'opium étaient déjà dans la formule du Mithridat. Ce qui en distingue la thériaque, c'est la présence de la chair de vipère qui rendait la préparation efficace contre les morsures de la vipère et de la scille, substance diurétique.

L'élixir de Mithridate venait de l'Orient, d'Asie: on prétendait que Mithridate, roi de Pont, s'en servait chaque jour, pour de préserver des maladies et des poisons. On raconte que vaincu, ne voulant pas tomber au pouvoir des Romains, il essaya de s'empoisonner qu'il n'y put réussir, refractaire qu'il était aux poisons par l'usage journalier qu'il faisait de son antidote. Cet élixir est surtout composé de substances aromatiques qui avaient été essayées contre les différents poisons et les essais avaient été faits sur des condamnés à mort.

Mais revenons à la Thériaque: Galien l'avait lui aussi expérimentée sur des coqs sauvages dont les uns ayant pris de la thériaque, les autres n'en n'ayant pas pris, furent exposés aux morsures des bêtes. Ceux qui n'avaient rien pris moururent, les autres survécurent. Mais cette composition n'était pas seulement efficace contre les morsures de vipère et d'autres bêtes vénimeuses, elle agissait aussi contre les breuvages toxiques et contre les maladies causées par un vice de régime. Aussi longue est la liste des différentes affections contre laquelle la Thériaque était conseillée: douleurs

de tête, vertiges, duretés d'oreille, affaiblissement de la vue, délire, cauchemars, épilepsie, asthme, hémoptysie, inappétence, vers plats et lombrics, calculs, ictère, métrorragie, goutte, éléphantiasis, mélancolie, fièvres, peste.

Enfin c'était un préservatif du maladies „*totum corpus ita ut injuriis securum fiat ut nec a deleterio quopiam possit infici*”. On la conseillait à la dose d'une fève d'Egypte délayée dans de l'eau ou du vin. On ne la donnait pas aux enfants.

Aujourd'hui qui connaît la thériaque et qui l'ordonne encore parmi les médecins contemporains? Personne assurément. Je n'ai pas l'intention de vouloir la ressusciter, néanmoins je vais essayer de la défendre et de montrer que „ce chaos informe où ont été réunies toutes les drogues de l'antiquité” 1) était un mélange doué de propriétés très énergiques stimulantes, toniques, antispasmodiques et surtout antiseptiques. Les baumes, les résines, les essences qui y sont en si grand nombre y sont d'autant plus antiseptiques qu'ils sont associés. (Bouchard.) De plus ces substances ont une faible pouvoir toxique et pour faciliter leur élimination on y a mêlé dans une forte proportion une substance éminemment diurétique: la scille et pour corriger tout cela le doux opium. Je ne vais pas jusqu'à dire que dans la chair de vipère il faut voir l'ébauche de l'atténuation des virus. Cependant Galien en donnant la façon de préparer les vipères défend bien de prendre la tête — qui est trop toxique — le corps seulement. Parceque de cette façon on a une substance moins toxique dont on atténue encore la toxicité en la faisant cuire et que cette substance a une action modificatrice sur le virus, le poison de la vipère „*sed quoniam capita pessimum humorem nempe ipsum virus in se continent, ideo ipsa præcidere conamur ut minus ex ipsorum virtute medicamentum recipiat; cum natura eorumdem vim quamdam mulatricem in virus obtineat.*”

Quoiqu'il en soit pas ses baumes, ses essences, et ses résines (cinnamome, baume de Judée, thyra, opoponax, sagapenum, dictame, costus, térébenthine etc.) la Thériaque est un médicament antiseptique qui par sa valeur antiseptique pouvait être excellent et pour essayer de donner l'immunité, quand il était pris journellement en rendant les humeurs bactéricides, en saturant l'organisme de substances empêchantes, pour agir contre les intoxications quelles qu'elles fussent.

Enfin puisqu'il réussissait si bien contre les maladies pourquoi nous en étonner aujourd'hui puisque les maladies ne sont que des intoxications?

Maintenant, arrivé à la fin de notre excursion dans l'oeuvre touffue de Galien nous allons conclure.

Réunir et passer en revue tout le bien et tout le mal qui a été dit de

1) Bouchardat.

Galien serait une besogne inutile et fastidieuse. Aussi allons nous citer Daremberg seul, qui a très bien défini le rôle de Galien dans l'histoire de la médecine: „Il n'est pas moins illustre par son admiration pour Hippocrate qu'il appelle son maître que par les progrès considérables qu'il a fait faire aux sciences médicales.”

En effet Galien à une époque troublée ramena la médecine vers ses origines les plus pures, vers la doctrine hippocratique, vers la médecine rationnelle; quant à ses travaux originaux que nous avons essayé de mettre en relief dans cette étude ils sont aujourd'hui à peu près inconnus. Nous ne parlerons pas de son anatomie si exacte pour les singes, mais si défectueuse pour ce qui regard les hommes, mais nous rappellerons ses expériences de physiologie, ses vivisections si démonstratives et si concluantes.

Il faut joindre à cela un tempérament clinique qui sait comment examiner un malade, qui sait tout le parti qu'on peut tirer des symptômes observés pour le diagnostic et surtout le pronostic. (Les traités „de locis affectis”, „de praenotione”, les livres sur „le pouls” sont là pour le prouver) et qui a su en thérapeutique donner des indications précises sur l'administration des médicaments sur l'opportunité de la saignée et des purgatifs. Voilà tout ce qui est à l'honneur de Galien. Quant au galénisme aux quatre humeurs, aux quatre éléments, à la putridité, à la pléthore, c'est ce qui avait cours dans la science médicale au IIe siècle et que Galien a exposé en historien fidèle, il n'y a dans tout cela rien de propre à Galien comme ont pu le faire croire ses fougueux détracteurs au XVIe et au XVIIe siècle. Du reste ce que nous avons voulu surtout faire connaître dans ce court exposé c'est moins le galénisme que Galien lui même; l'homme si plein de lui, le médecin si habile, le physiologiste si ingénieux et si sévère, l'écrivain parfois diffus, mais très souple, très divers: ici conteur des plus intéressants, là dialecticien des plus rigoureux.
